

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 19

Artikel: La joie de Jean Nono
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 9 mai 1914 : La terre que viré. — La joie de Jean Nono. — La reine des Vaudois. — Une fausse énigme. — Théâtre national (René Morax). — Extrait de « La pinte où l'on va » (A stivre).

LA TERRE QUE VIRÉ

EST-TE la terra que viré déveron lo sélâo; âo bin est-te lo sélâo que viré déveron la terra ?

Ma fai, à odrè cliâo que sont bin eduquâ, l'est la terra que viré; mâ porteint cein paré bin molési à crairè à bin dâi dzeins que y'a, kâ seimbiè que dévrettrâi lâi avâi dâi rudès rebeldouklâès perquie. Se la verivè coumeint lè tsé-vau dè bou, eh bin, vouaiquie, mâ se le viré coumeint n'a rebatta, ne sé pas! et se le viré, le pao pas veri autrameint, vu que lo sélâo est âo léveint lo matin et âo cutseint lo né.

Portant paré bin que y'a oquidè dinsè, kâ n'ia pas moian que dai dzeins rassis qu'ont étâ ai z'écoulès pè Lozena lo diéssont se n'étâi pas veré, et ora qu'on vâi tant d'affèrès novés qu'on n'arâi pas cru dein lo temps, on pao tot crairè. Sè lè vilhio châi revegnont, que derion-te dâi tsemis de fai? Preindriont lo chauffe po lo diâbllo, lo mécanicien po on sorcier et lo controleu po on serveint, et ne voudriont pas crairè qu'on chrétien pousse fèrè traci asse râi cliâo cariolès, sein tsévaou et sein bourrisquo. L'est portant benhirâo qu'on lè z'aussè pas adé z'u cliâo tsemis dè fai, kâ Gueyaumo Tet étâi bo et bin fotu se Diesselai l'avâi fè einfatâ dein on wagon dè troisième eintrémi dou gapion, na pas deip onna liquielta po alla à Chussenaque, et ne sariâ petètrè onco dâi z'allemands. Et lo télégraphe! Et lo téléphone! Quouï arâi cru, y'a pi dix z'ans, qu'on sè porrâi dévezâ d'on veladzô à l'autro, sein sailli dè l'hotô et qu'on porrâi criâ âo fu sein boeilà! Na! tot cein c'est dâi z'affèrès que sont veré et qu'on ne crèrâi pas s'on ne lè vayâi pas per tsi no; et s'on no dit que la terra viré, lo fo crairè, quand bin on ne vâi pas tot betetiulâ. Et pi d'ailleu cein est provâ pè la biblia, qu'on ne pâo portant pas contrèderè; mâ faut portant derè que le n'a pas adé veri, coumeint vo z'allâ vairè.

Lo ministrè C., qu'étâi on tot fin po lè z'affèrès dâo ciet qu'on vâi du que bas, expliquâvè tandi 'na veillâ d'hivai âi dzeins dè sa perrotse coumeint tot cein sè manigansivè per lè d'amont, et lâo desâi que lo sélâo ne remouâvè pas de 'na semella et que tot prevolâvè déveron, que mêmameint la terra tracivè et torniquâvè coumeint 'na boula dè gueliès.

— Portant, monsu lo ministrè, lâi fâ on gaillâ, qu'étâi martsau dè se n'état et qu'étâi prâo mâlin assebin, y'é liaisu dein la biblia que Josué arretâ lo sélâo que paré portant bin que l'est lo sélâo que viré, sein quiet lè Saintès z'Ecretourès lo deriont pas.

— L'est veré, se repond lo ministrè, que n'étâi jamé eimprontâ po repondrè et po savâi sè re- veri; po quand à cein, c'est la pura vretâ; mâ,

martsau, âi-vo liaisu dein on outro chapitre que lo sélâo sè sèyè reinmodâ ?

— Na.

— Eh bin l'est du adon que l'est restâ sein budzi et que la terra sè messa à véri déveron.

— Ora tot est de!

LA JOIE DE JEAN NONO

IL est mort, voici quelques années, ce brave Moudonnois que ses concitoyens appelaient, nous ignorons pourquoi, Jean Nono, et qui possédait la plus vaste écurie de l'endroit. Cette écurie lui valut, un jour, un honneur dont il n'était pas peu fier : à Moudon avait échoué une ménagerie, si modeste qu'elle n'avait pas même de tentes pour abriter ses quelques animaux. Leur cornac les répartit pour la nuit entre deux ou trois écuries. Au matin, l'hôte de la Poste s'entendit appeler par son ami Jean Nono :

— Jules!

— Hein ?

Et Jean Nono, tout glorieux :

— C'est moi qui ai l'éléphant!

— Oh! oh! C'est toi qui as l'éléphant, Jean Nono?

— Oui... Et toi ?

— Ils m'ont donné le singe.

Alors, Jean Nono, d'un ton plein de commisération :

— Ah! Ils ne l'ont donné que le singe!

La permission de 10 heures. — Privât d'An- glemont, le fameux bohème qui avait passé à l'hôpital la moitié de sa vie, se promenant un soir, rencontra un de ses créanciers.

Comme le bruit de la mort de Privât avait couru plusieurs fois, le créancier n'en revenait pas de cette rencontre.

— Quoi! fait-il à d'An glemont, c'est vous ? Mais je vous croyais au Père-Lachaise ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, répond mélancoliquement le bohème; seulement, comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir; mais j'ai promis de rentrer avant 10 heures. J'ai bien l'honneur de vous saluer!

LA REINE DES VAUDOIS

Sous ce titre, la *Gazette* a publié jadis les détails suivants, que nous résumons et que lui avait adressé, de Zurich, l'un de ses correspondants :

« Les Vaudois, dit le correspondant en question, sont restés si attachés à la bonne reine Berthe de lointaine mémoire, que son règne est, pour l'imagination, comme l'âge d'or des contrées romandes. Je vous fais part des données que me procure sur la famille de Berthe une publication de la Société zuricoise d'antiquités. Elle est de M. G. de Wyss, qui l'a basée sur des recherches faites dans les archives du cloître de Fraumunster.

» Chacun sait que la reine Berthe était l'épouse de Rodolphe II, roi des Burgondes.

» Avant d'être marié, il était entré en querelle avec le duc d'Alémanie, sôuvent appelé duc de Souabe, Bourkhard, qui l'avait battu près de Winterthour; mais le duc, comme le roi, aspirant à la paix, ils firent alliance en 922, et Bourkhard donna sa fille Berthe en mariage au roi des Burgondes, — « comme symbole de l'union des deux Helvéties », ajoute M. Louis Vuillemin, dans un charmant article sur la reine Berthe.

» Comme la majeure partie de l'Occident chrétien d'alors, le duc Bourkhard et son gendre s'émurent eux aussi à la pensée de la délivrance du saint sépulcre, possédé par les infidèles; ils partirent ensemble pour Jérusalem. Un seul de ces deux vaillants croisés devait revoir son pays. Le père de Berthe mourut devant les murs d'Ivrée, en Italie, le 29 avril 926, laissant une veuve nommée Régilinda, et outre sa fille Berthe, deux fils. L'aîné de ces fils, Aldaric, avait, tout jeune, renoncé aux pompes de ce monde, pour se faire ermite sur la petite île d'Ufenau, à l'extrémité du lac de Zurich. Son frère cadet, dont le nom ne nous est pas parvenu et qui eut sans doute une destinée obscure, était à cette époque un enfant incapable de régner le roi Henri I donna alors le duché de Souabe au comte franc Hermann I.

» Dans ce temps-là, les duchés n'étaient point héréditaires. Le roi, craignant la puissance qu'auraient pu atteindre des lignées de hauts et puissants ducs, donnait les duchés à qui bon lui semblait, à la mort du titulaire.

» La duchesse Régilinda épousa, deux ans après la mort de son premier mari, son successeur, le duc Hermann, dont elle eut une fille, Ida. Le duc sut gagner l'affection de son nouveau peuple, et son épouse fut la compagne aimée et bénie d'un heureux règne de vingt années.

» Suivant la coutume d'alors, le cloître du Fraumunster à Zurich était resté sous la protection du duc et de la duchesse d'Alémanie. Quoique n'y demeurant jamais, Régilinda est toujours nommée comme la cinquième abbesse du Fraumunster, de 928 à 958, de même que la reine Richarda, femme de Louis-le-Gros, l'avait été après la mort de ses deux belles-sœurs, les premières abesses du Fraumunster. Des femmes dirigeaient le cloître. Tout porte à croire que le duc Bourkhard avait déjà assuré la position de sa veuve, en lui octroyant une partie des revenus de la royale abbaye et un refuge en cas de veuvage.

» Le duc Herrmann mourut le 10 décembre 948. Redevenue veuve, Régilinda parut une dernière fois à la cour du roi de Germanie, Othon-le-Grand, pour lui recommander sa famille; puis elle ne pensa plus qu'à finir pieusement ses jours.

» Elle se retira alors à Ufenau, où elle vécut encore dix ans; son fils Aldaric se fit moine à Einsiedeln.

» La duchesse avait eu, surtout en ses quatre enfants, une existence traversée par l'épreuve. Outre le veuvage prématuré de la reine Berthe et son fâcheux remariage, les chagrins de la belle Adélaïde (la fille de Berthe et sa vivante image), avaient sûrement assombri les jours en eux-mêmes paisibles de sa grand-mère.

» Ce fut dans sa retraite d'Ufenau que Régilinda apprit le brillant second mariage de sa petite-fille Adélaïde, qui épousa le roi Othon en 951. Ida, la demi-sœur de la reine Berthe, avait pour mari Luitolf, le fils aîné d'Othon, fils d'un premier lit; après la mort du duc Herrmann, Luitolf, son gen-